



En effet, tomber du toit de l'église. — Page 342, col. 3.

crête qui laissent si clairement entrevoir ce qui se passe au fond du cœur.

La veuve, qui pressentait enfin le but de cette conversation, se leva tout émue. Cette nouvelle la prenait à l'improviste; la surprise et l'espoir brillaient dans ses yeux, et elle murmura d'une voix à peine intelligible :

— En effet, en effet, Adolphe et Constance ont un très-vif attachement l'un pour l'autre, je l'ai remarqué depuis longtemps.

Le notaire reprit :

— En causant avec ma femme de la position d'Adolphe, nous avons résolu de vous offrir le prêt de l'argent nécessaire; mais j'ai été retenu par la crainte que cette offre ne vienne froisser et refroidir une amitié à laquelle nous attachons un si haut prix. Ma femme, qui vous porte une affection sans bornes, songea alors à nouer entre nos deux familles des liens indissolubles, afin d'acquiescer le droit de faire un grand sacrifice pour le bonheur d'Adolphe, sans vous inspirer d'autres sentiments à notre égard que l'amitié réciproque qui doit régner entre les membres d'une même famille... Vous comprenez maintenant le motif de ma visite, n'est-ce pas ?

Pendant que les deux vieilles gens le regardaient avec stupéfaction et semblaient demander une explication plus complète, il continua :

— Constance est l'aînée de mes enfants. Par amour pour elle, et afin de permettre à Adolphe de s'établir en ville, je lui donnerai, pour commencer, une dot de trente mille francs... Bah ! tant pis, le mot est lâché, je dirai tout. Nous vous proposons de marier Adolphe avec Constance, et d'assurer ainsi pour toujours le bonheur de nos deux enfants, Que dites-vous de cela ?

La veuve était si émue, qu'elle avait à peine la force de parler. Elle prit en tremblant la main du notaire et bégaya quelques mots d'où l'on pouvait conclure non-seulement qu'elle acceptait au fond du cœur sa proposition, mais aussi qu'elle était pleine d'admiration pour la noblesse et la générosité de ceux qui en avaient eu l'idée.

— Ainsi, dame Walkiers, vous consentez à ce mariage ? demanda le notaire.

— Ah ! je ne sais comment exprimer ma reconnaissance ! s'écria-t-elle, il faut que votre affection pour nous soit bien grande pour qu'elle vous inspire l'idée de combler ainsi mon fils de bonheur. Il ne vous suffisait pas de lui offrir votre bourse et d'assurer son avenir dans la monde, vous lui donnez encore pour femme votre plus chère enfant, afin de vous l'attacher, lui et nous en même temps, par un lien indissoluble. Que Dieu vous récompense, monsieur, pour cette noble pensée !

— Et vous croyez qu'Adolphe acceptera ma proposition ?

— Avec joie, avec transport, monsieur ! Lui qui aime tant Constance ! N'en doutez pas... Et cette bonne Constance, sait-elle quelque chose de votre démarche ? A-t-elle consenti à devenir ma fille ? Ah ! c'est à perdre la tête de joie !

— Je ne crois pas que Constance sache quelque chose de mon projet. Jusqu'à présent elle croit qu'elle épousera le fils du notaire Grips. C'est un brave garçon, modeste, fils de parents estimables ; et j'ai presque donné mon consentement à son mariage avec ma fille. Les raisons solides que ma femme a fait valoir et l'inclination visible de Constance pour Adolphe ont depuis peu changé mon sentiment là-dessus. Soyez certains que Constance n'en sera pas moins joyeuse qu'Adolphe. Quoi d'étonnant d'ailleurs, puisqu'ils s'aiment ? Mais, vous, grand-père, vous ne dites rien ? Comment trouvez-vous ma proposition ?

— Elle m'inspire au moins une profonde reconnaissance, répondit le vieillard ; cependant il y a quelque chose qui m'inquiète, et, avant que j'ose me réjouir, je désire que nous en parlions sérieusement.

— Allons, allons, grand-père, s'écria la veuve d'un ton de reproche, allez-vous encore troubler notre joie par des réflexions inopportunes

— Chacun à sa manière de voir, répondit le vieillard. Pour ma part, j'envisage ce mariage comme un véritable bonheur pour nous tous, mais ce que je voudrais savoir, c'est si monsieur le notaire et sa femme connaissent bien notre véritable situation. Constance recevra trente mille francs ; que pouvons-nous donner à Adolphe ?

— N'est-ce que cela ? dit le notaire en riant. Nous connaissons parfaitement votre position. La dot d'Adolphe est son savoir, son cœur et son brillant avenir. Plus un mot là-dessus. Vous donnez donc aussi votre consentement, grand-père ?

— Qui n'accepterait avec une émotion reconnaissante une si généreuse proposition ? répondit le vieillard touché jusqu'aux larmes. C'est plus qu'aucun de nous n'a jamais osé espérer.

— Eh bien, mes amis, dit le notaire en prenant la main de ses deux interlocuteurs, réjouissons-nous d'avance du bonheur de nos deux enfants et croyons que Dieu, dans ses desseins impénétrables, les fit naître l'un pour l'autre. Si je suis assuré d'un côté qu'Adolphe a toutes les qualités qui peuvent faire à ma fille une vie agréable et douce, je suis certain aussi que Constance sera pour Adolphe une épouse tendre et dévouée... Quant aux détails de cette affaire importante, nous en parlerons demain. — Maintenant, il nous faut encore le consentement d'Adolphe lui-même. Il n'est pas à la maison, je le sais, car j'ai épié son départ pour venir ici ; je voulais avant tout connaître votre sentiment. Je crois être certain de son consentement ; mais, en tous cas, il faut qu'il ait donné sa parole avant que le mariage puisse être considéré comme chose décidée. Vous lui en parlerez à son retour, n'est-ce pas ?

— Tout de suite, immédiatement, s'écria la veuve. Qui pourrait taire plus longtemps, qu'il ne faut, une si heureuse nouvelle ?

— Sachez, mes amis, que je forme à ce sujet des projets perfides... Ce soir, il y a fête chez nous ; chacune de mes filles offrira un cadeau à